

Catherine Gabriel-Liguti

LES HEURES MIROIR

HASARD OU DESTIN ?



ROMAN

Catherine Gabriel-Liguti

Les Heures Miroir

Hasard ou destin ?

© Catherine Gabriel-Liguti, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9330-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Merci pour les roses et merci pour les épines.

La vie n'est pas une fête perpétuelle »

Jean d'Ormesson

1

Depuis des semaines, Daphné vivait en enfer.

Le 30 mars 2022, son mari lui avait annoncé gaiement à la fin du repas :

— Je pars ce week-end fêter un nouveau client du Cabinet. Un contrat énorme. On va célébrer ça à Annecy, avec en prime un baptême de parapente !

— Tu ne vas pas voler seul, rassure-moi ?

— Bien sûr que non, j’ai réservé un moniteur. Ce n’est pas le moment de me casser la jambe ! avait-il plaisanté en l’embrassant.

Puis, le samedi suivant, vers 18 heures, la sonnerie du téléphone fixe avait retenti. Elle avait décroché avec un mauvais pressentiment.

— Madame Daphné Baron à l’appareil ?

— Elle-même.

— Bonjour Madame, ici le Docteur Cavalère du service des Urgences des Hôpitaux Universitaires de Genève.

Daphné s’était arrêtée de respirer.

— Je vous écoute... avait-elle balbutié en s’agrippant à la rampe d’escalier.

— Je voulais vous prévenir, Monsieur Rodolphe Baron a eu un accident de parapente.

Daphné avait porté la main à son cœur, le souffle coupé. Sa vue s’était voilée d’un coup.

Le médecin avait continué d’une voix plus douce.

— Pouvez-vous venir rapidement ?

— Mon Dieu, que s’est-il passé ? tremblait-elle de tout son corps.

Le médecin hésitait à parler.

— Dites-moi, s'il vous plaît, supplia Daphné recroquevillée sur elle-même.

— Votre mari a eu un accident. Il était accompagné d'un moniteur confirmé. Malgré le respect des mesures de sécurité, la voile ne s'est pas gonflée au décollage. Ils se sont écrasés. Une enquête est en cours.

— Comment va-t-il ? gémit-elle d'une voix déchirée.

— Votre mari a été immédiatement transféré dans notre unité de soins intensifs. Malheureusement nous n'avons pas réussi à le réanimer. Il est dans le coma.

Daphné avait reçu la nouvelle comme un couteau en plein cœur. Le sang pulsait dans ses veines, elle aurait voulu hurler, l'insulter, lui cracher au visage qu'il mentait, au lieu de quoi elle avait perdu l'usage de la parole.

— Croyez bien que tout est fait pour sauver votre mari. L'instructeur qui l'accompagnait est décédé sur le coup. Je suis vraiment navré.

Le sol s'était ouvert sous ses pieds.

— Allô, Madame Baron ? Allô ? Vous m'entendez ?

Elle avait perdu connaissance.

2

Sa nouvelle journée de travail s'était écoulée comme toutes les autres depuis l'accident. En mode automatique.

Trois semaines auparavant, son mari avait été transféré au CHI André Grégoire de Montreuil.

Daphné s'était rendue à son Cabinet, un joli espace moderne perché au dixième étage de la tour CIT, avec vue plongeante sur la rue de Rennes. En arrivant, elle s'était enfermée dans son bureau et avait collé son front à la vitre froide, les deux paumes de la main autour d'une tasse de café brûlant. Elle avait regardé défiler les voitures en contrebas un long moment, le regard fixe.

Sa secrétaire s'était présentée une demi-heure plus tard, dans l'attente d'instructions qui ne venaient pas. Devant le mutisme de Daphné, elle avait finalement listé les différents entretiens programmés de la journée, puis avait pris congé. Daphné avait écouté d'une oreille distraite, sans commentaire.

Elle avait interviewé en début de matinée un responsable commercial qui se sentait harcelé au travail. Il devait reporter son chiffre d'affaires quotidiennement. Sa supérieure l'accusait de ne pas s'investir suffisamment dans son travail. Elle ne supportait pas qu'il quitte le bureau tous les jours à 16 : 00 précises. Il avait beau lui répéter qu'il était veuf et qu'il devait récupérer sa fille de sept ans à la sortie de l'école, elle ne voulait rien entendre, et refusait de lui payer ses primes.

Daphné n'avait cessé de jeter des coups d'œil furtifs à sa montre en se mordant le bout de l'index.

Un autre salarié timide au regard doux, assistant pharmacien, se plaignait de ses collègues qui interprétaient sa réserve comme de l'arrogance. Ils l'avaient pris en grippe et lui rendaient la vie impossible.

Daphné avait tâché de réfréner ses bâillements, incapable de fixer très longtemps son attention.

La troisième personne reçue en début d'après-midi, une jeune cadre dynamique de chez l'Oréal, souffrait du syndrome de l'imposteur. Elle ne dormait plus depuis qu'elle avait été promue responsable Grands Comptes, à trente-deux ans. Elle avait l'impression qu'il s'agissait d'un malentendu, qu'elle ne le méritait pas. Elle était convaincue que la Direction se rendrait rapidement compte de sa méprise. Daphné lui avait rappelé que c'était la plus ancienne du service, qu'elle connaissait parfaitement son métier, qu'elle ne comptait pas ses heures et que ses collègues appréciaient de travailler avec elle. Sa promotion était donc la suite logique et méritée de son investissement sans faille au sein de l'entreprise. Malgré tout, la cliente restait persuadée qu'il s'agissait d'une erreur, et qu'elle serait rapidement démasquée, d'autant plus que sa promotion suscitait beaucoup de jalousie.

Daphné, à bout de patience, l'avait congédié au bout d'une demi-heure.

Elle ne prenait plus aucun plaisir à travailler.

Alors qu'elle s'intéressait habituellement sincèrement aux problématiques de ses clients, aujourd'hui elle avait du mal à se concentrer sur leurs défis qu'elle jugeait superficiels ou insignifiants. Elle avait perdu toute empathie, et allait régulièrement s'enfermer aux toilettes pour pleurer.

Daphné se sentait comme une coquille vide, vaquant à ses occupations sans motivation et sans but. Sa vie avait perdu tout son sens depuis l'accident, depuis le 2 avril dernier.

Elle ne s'intéressait plus qu'à ce qui touchait, de près ou de loin, à Rodolphe.

Loin d'être dupe, sa patronne Françoise s'inquiétait pour elle.

Elle intercepta un soir Daphné qui se dirigeait au pas de course vers les ascenseurs, son pardessus jeté sur l'avant-bras.

— Daphné, est-ce qu'on peut parler ? lança-t-elle gentiment en la retenant par le coude.

— Non, désolée Françoise, je suis attendue à l'hôpital. J'ai rendez-vous avec le responsable du service, inventa-t-elle pour se dérober.

— Il faut qu'on se voie Daphné. C'est important. Viens dans mon bureau demain matin quand tu auras un moment.

— D'accord. À demain alors, lâcha-t-elle rapidement avant de s'éclipser.

Daphné se retrouva dans la rue, libérée. Elle remonta son col et prit une longue inspiration en humant à pleins poumons l'air frais qui lui balayait le visage.

Puis elle soupira profondément.

La journée avait été longue, et la soirée serait interminable.

Elle décida finalement d'éviter l'hôpital cette-fois, elle n'en avait pas le courage.

Elle prit le chemin du retour, à pied, pour décompresser. Mais surtout pour retarder le moment où elle se retrouverait dans sa grande maison vide.

3

Daphné glissa la clef dans la serrure, et pénétra dans sa maison silencieuse, plongée dans l'obscurité. Son chat Roméo vint se fourrer dans ses pattes, manquant de la faire trébucher. Le fauve Birman de dix kilos se pressa contre elle avec insistance, mais elle le repoussa gentiment du bout du pied. Il la suivit de quelques mètres jusqu'au canapé du salon dans lequel elle s'écroula, toute habillée.

La tête lourde, elle se massa doucement les tempes pour tenter de calmer une nouvelle céphalée.

Tout lui demandait des efforts surhumains. Se lever, s'habiller, marcher, manger, penser. Elle était déjà lessivée alors qu'il était à peine vingt heures.

La précédente nuit, elle avait de nouveau peu dormi. Elle s'était réveillée plusieurs fois en nage, le corps parcouru de spasmes. Elle avait dû allumer sa petite lampe de chevet et se lever pour atténuer ses angoisses et calmer son agitation. Elle avait bu un grand verre d'eau lentement, essayant de maîtriser sa respiration.

Puis, dans l'impossibilité de se rendormir, elle avait pris un crayon et s'était mise à noter en détail, dans un petit carnet doré offert par sa grand-mère Maryvonne qu'elle adorait, tout ce qui la tourmentait.

Ce grand vide intérieur terrorisant qu'elle ressentait dernièrement, son manque d'entrain généralisé, ses pensées négatives qui prenaient le contrôle de son cerveau, et surtout sa colère, immense. Son impuissance devant le destin impitoyable. Elle s'en voulait de ne pouvoir aider son mari, contrainte de prendre son mal en patience, sans pouvoir agir.

La phobie de perdre Rodolphe à chaque instant la terrorisait. La sonnerie du téléphone était devenue sa hantise. Elle décrochait à chaque fois la peur au